

Éden

Geneviève De Celles

Number 61, Fall 1994

Le plaisir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13928ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

De Celles, G. (1994). Éden. *Moebius*, (61), 25–28.

Éden

Geneviève De Celles

Cette année-là, le midi, à peine les grands avaient-ils dévalé l'escalier qui reliait notre logis au trottoir de la treizième rue, que ma mère et moi nous retrouvions au salon, enjouées et fébriles. Nous pressentions, ravies, les quelques belles heures d'intime liberté qui s'offraient à nous jusqu'à leur retour de l'école.

*dans la petite pièce claire chacune son grément
horizon de velours et nid de soie partons la mer est belle*

En fin de matinée, sentant venir le merveilleux après-midi, j'avais placé sur le duvet tapis quelques-uns de mes jouets préférés : des poupées de carton et leurs accessoires de papier, des cartes à broder et ma belle grosse boîte de Thinker Toy. Mais tous ces jeux pouvaient attendre ; je prenais d'abord plaisir à regarder ma compagne en ses préparatifs.

Maman, joyeuse, s'emparait de la boîte de son violon qui, en ce temps-là, faisait la sieste près du divan de douce peluche beige. Elle la déposait délicatement sur un coussin et l'entrouvrait sous mes yeux toujours impressionnés. Elle installait son lutrin près de la fenêtre et plaçait sur le banc du piano les partitions qu'elle prévoyait travailler ; les mystérieux petits signes noirs et blancs attendaient leur tour sur l'élégant tissu fleuri. Elle disposait quelques feuillets sur le léger chevalet de métal et, finalement, s'approchait avec révérence de son instrument.

*elle le devêt de sa couverture de chamois qu'il est beau
elle soulève le manche spiralé voilà qu'elle porte à sa joue*

son Bayeur bien-aimé elle est souriante voilà qu'elle saisit sa baguette magique

Elle tendait avec précaution les crins de son précieux Sartory, puis le faisait glisser en quelques allers-retours sur les quatre cordes, se donnant un premier aperçu du travail qui l'attendait, du plaisir qui s'annonçait. Ces premiers sons étaient rarement à point mais qu'importe, puisqu'Estelle Salvail savait si bien, en un temps trois mouvements, mettre son instrument au diapason du LA central du piano. Avec quelle fierté étais-je de service pour enfoncer cette note repère ! Après quelques essais, quand j'entendais « Voilà ! », je savais que nous avions atteint les tensions requises et que pour ma part, je pouvais vaquer à mes occupations de détente. Mais je préférais m'attarder, admirative. Nous échangeions quelques propos : « Ça, c'est pourquoi ? ... – Tu vois, c'est comme ça ... – Ça, ça veut dire quoi ? ... – Écoute le beau son... ». Puis, maman prenait soin de vérifier si j'avais tout ce qu'il me fallait, si je voulais un petit verre d'eau ou autre chose : nous savions qu'une fois dans nos jeux, ce serait sérieux ; qu'il vaudrait mieux ne plus nous interrompre.

Maman me quittait pour l'univers des sons et je me retirais en mon domaine secret. Nous étions toutes proches et lointaines à la fois, silencieuses et pourtant réunies. Pour quelques heures, pour une éternité, nous étions seules ensemble. Pas de taquineries, pas de tracasseries. De la lumière. Des formes. De la musique et des jouets. Le paradis.

Je m'installais par terre et prenais place en mon royaume. À mon peuple de carton je donnais vie, territoires et légendes.

*une courbe beige une rosace aux tons bourgogne
quel beau pays pour mes amis une frise en damier et des
lignes turquoise il fera bon y vivre arabesques feutrées
voyages liberté le sol est bien léger quand on se sent portée*

J'avais placé mes cartes à broder avec les partitions en attente. Quand maman changerait de devoir, je changerais aussi de jeu. Un peu en retrait sur le plancher de bois franc, droite comme une tour de garde, la boîte de mon Thinker Toy me garantissait du plaisir même si la répétition s'avérait un peu longue ou passablement sévère.

La musique que maman découvrait, jouait, perfectionnait, était belle. Je ne sais plus vraiment ce qu'elle était. Il ne me reste que la sensation qu'elle était heureuse. Je sentais que nous vaquions toutes deux à des activités essentielles.

Les notes voletaient au-dessus de ma tête. S'il m'arrivait d'identifier au passage un petit bout de mélodie, le plus souvent tout me paraissait décousu et savant. Mais si beau ; si doux et si déterminé à la fois ; si important.

Entre deux pièces, maman s'enquêrait si pour moi tout allait bien. Je racontais la dernière aventure d'un des mes personnages ; elle s'émerveillait tendrement que je m'amuse si bien. Puis nous retournions à nos joies parallèles.

*je suis toute petite je joue sur un tapis que je crois
persan je suis auprès d'une dame elle déchiffre une
partita notre salon est bien petit ce n'est qu'une coquille
mais elle est dans la mer*

À l'occasion je relevais les yeux et observais, fascinée, la précision et l'élégance des gestes qui faisaient jaillir les sons. Ceux qui les faisaient graves, ceux qui les rendaient légers, ceux qui les faisaient danser. Je regardais les poignets, les phalanges, les paupières. Et tout le corps qui vibrait, tout l'être qui respirait.

Tous près de mes yeux, par instants, un pied discipliné battait la mesure. Au cœur de notre salon, le temps. Certains jours un rai de soleil éclairait notre scène. J'y découvrais mille particules qui voguaient dans l'espace que longtemps j'avais cru vide. Je m'égarais parfois à vouloir suivre leur trajectoire.

Maman venait de parcourir sans brisure toute la partition posée sur son lutrin. Alors, nous avions droit à une pause : un jus et quelques mots complices. Quelques petits besoins, un immense bien-être. Ensuite : retour au salon et autre défi.

*je sors mes lacets de couleur mes images à retracer
je cherche un parcours qui dise tout en une ligne je
trébuche j'oublie une étape il se forme des nœuds au
secours*

Cet amusement occasionnait trop de coupures. Après quelques dépannages qui s'efforçaient d'être patients, maman suggérait que je change d'activité, quitte à reprendre en soirée mes broderies. Je recevais le message et déballais mon Thinker Toy.

*quelques roulettes de bois et des goujons colorés
mille jointures possibles voitures et balançoires tour de
piste et rayons une roue un mystère quelques notes un
revers on reprend on s'acharne oui voilà qui est mieux
on s'emballe on s'exclame mon dieu qu'on est heureux*

Et puis (« déjà ?! ») les écoliers rentraient. Ils nous trouvaient bien concentrées : la virtuose sur un passage difficile (« ce vibrato n'est pas à point... ») et l'architecte naïve devant un chantier aussi téméraire parfois que château de cartes en Espagne. Ayant assouvi notre soif d'intime liberté, nous étions heureuses de les revoir. Il y avait bonne place en nous pour leurs récits espiègles ou leurs chagrins de rue.

De bon gré, maman rangeait son instrument. Elle planifiait déjà sa prochaine pratique. Elle identifiait une partition et la plaçait sur le fragile chevalet de métal. Elle murmurait : « Demain, je travaillerai celle-là. » Tout convergeait vers un certain concert. Alors, je déposais à côté du violon un de mes chers jouets pour qu'il puisse y rêver au rendez-vous du lendemain. Le paradis n'était pas perdu. Il n'était qu'entre parenthèses et elles étaient de velours.